

Dystopie pour Américains barricadés

La nouvelle série de Dan Fogelman mêle thriller et film catastrophe

DISNEY+
À LA DEMANDE
SÉRIE

Ça commence comme un polar, du type de ceux du samedi soir, option « Trilogie du samedi », en un peu plus chic. Un lotissement cossu, un agent de sécurité noir, un cadavre. Peu à peu, la série créée par le touche-à-tout Dan Fogelman (*This Is Us*) dézoom, et comme un tableau impressionniste dont on ne comprendrait le sens qu'en s'en éloignant, *Paradise* s'écarte du polar pour se transformer en une dystopie résolument angoissante.

L'éthique sériophile empêche d'en dévoiler plus : le risque de « spoiler » est trop grand, car *Paradise* avance à coups de révélations fracassantes et de retournements, dans le but avoué de montrer que la réalité est pire que ce que l'on croit. Tout juste peut-on révéler que les Etats-Unis dans

lesquels se déroule *Paradise* ont été fondés sur un mensonge, et que, pour le préserver, ses administrateurs et ses financiers sont prêts à toutes les bassesses, toutes les violences et tous les sacrifices.

Univers ambitieux et complexe

Les méchants sont menés par celle que l'on surnomme « Sinatra », une grande patronne de la « tech » (Julianne Nicholson) qui s'est accaparé l'attention et l'écoute du président des Etats-Unis, Cal Bradford (James Marsden), un homme arrivé au pouvoir par idéalisme mais dépassé par les événements qui menacent le pays (non, on ne peut toujours pas dire de quoi il s'agit). Entre eux s'intercale l'agent Xavier Collins (Sterling K. Brown), garde du corps hautement qualifié, seul homme en qui le président ait véritablement confiance mais suspecté numéroté un dans le meurtre qui ouvre le premier épisode.

Paradise déploie à partir de cet événement un récit en étoile, qui

multiplie les allers et retours dans le temps ainsi que les points de vue pour mieux jouer avec les nerfs du spectateur. Qui manipule qui ? Qui ment à qui ? A la fin de chaque épisode, la seule certitude qu'aura le téléspectateur est que la vérité est ailleurs. Un peu schématique et manichéenne dans son écriture de péripéties très spectaculaires, la série compense avec une mise en scène énergique, mi-film d'action, mi-film catastrophe, saupoudrée d'un sentimenta-

lisme un poil ringard (une unique scène de sexe nous renvoie tout droit dans les années 1990). « Trilogie du samedi », on a dit.

Paradise séduit quand même par l'univers ambitieux et complexe que la série édifie sous nos yeux et dans lequel il peut se passer beaucoup de choses, signe peut-être qu'elle pourrait s'installer dans le temps et s'étirer sur plusieurs saisons. Les « backstories » qui éclairent les actions des personnages sont ainsi autant de

clés pour faire avancer l'intrigue et l'emmener au-delà de la simple résolution d'un meurtre qui n'est au bout du compte qu'une des pièces du puzzle.

Reste à voir comment la série se sort du sac de nœuds qu'elle a créé (à l'heure d'écrire ces lignes, le dernier épisode de la saison n'était pas disponible), et surtout si elle parvient à tenir un discours politique cohérent. Difficile en effet de dire quelle direction prendra la série, tant elle semble vou-

loir jouer sur plusieurs tableaux : alerter sur l'imminence du péril totalitaire et écologique sans en désigner clairement les causes ni les responsables. A trop cultiver l'ambiguïté, *Paradise* pourrait y laisser sa conscience. ■

AUDREY FOURNIER

Paradise, série créée par Dan Fogelman. Avec Sterling K. Brown, James Marsden, Nicole Brydon Bloom, Julianne Nicholson (EU, 2025, 8 x 52 min).



Xavier Collins (Sterling K. Brown), Sinatra/Samantha (Julianne Nicholson) et Gabriela (Sarah Shahi). DISNEY+